

JOSEPH KESSEL

LES COEURS
PURS

nouvelles

nrf

GALLIMARD

LES CŒURS PURS

JOSEPH KESSEL

Les cœurs
purs

nrf

GALLIMARD

***Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.***

© 1927, Éditions Gallimard.

Avant-propos

2020

Les trois histoires qui composent ce livre sont véridiques. Selon la lettre ou selon l'esprit.

Cela ne veut point dire que j'en aie observé tous les détails ou que j'aie suivi mot à mot les relations qui m'en ont été faites. Un écrivain ne peut échapper aux nécessités de son tempérament. Il organise et dirige le récit. Il le soutient de son intuition, de son arbitraire, de ses qualités, de ses défauts. Mais ici, autant que cela m'a été possible, j'ai serré de près les données réelles.

Je dirai pourquoi, mais je veux d'abord montrer que les personnages de ce recueil ne sont pas imaginaires. Certains ont même gardé leurs noms véritables, car ils appartiennent

à l'histoire. Les autres, pour être légèrement maquillés, je les ai connus.

Et voici comment.

En automne 1920, je fus envoyé par un journal assister à la révolution irlandaise. C'était l'époque la plus sanglante de la lutte contre l'Angleterre. Chaque jour des embuscades et des attaques décimaient les troupes d'occupation. L'Irlande entière, ouvertement ou sourdement, menait la guerre. Hommes et femmes, tous étaient unis contre l'opresseur. La foi la plus ardente venait au secours d'un désir de liberté que des siècles d'oppression n'avaient pu réduire. Les prêtres, les moines se mêlaient à la révolte. Or, toute cette passion, tout ce courage se cristallisaient à un moment sur la tête d'un seul homme : Terence Mac Swiney, lord-maire de Cork, qui, ne reconnaissant pas les juges anglais, se laissait mourir dans la prison de Brighton. On se rappelle cette agonie de soixante-dix jours et comment le monde en fut ému. J'étais à Lon-

dres comme ce jeûne mortel approchait de sa fin. Un jour, dans le bureau d'Art O'Brien — terne bureau de solicator où travaillait secrètement la délégation du sinn-fein à Londres — je vis paraître une femme, petite et humble. La figure était effacée, la voix timide. Un imperméable sans couleur la couvrait presque entièrement. C'était la sœur du lord-maire. Elle allait le voir chaque jour dans sa cellule. Je lui demandai si elle ne tâchait pas de décider son frère à prendre quelque nourriture. Pour me répondre elle me regarda la première fois en face. Il y avait dans ses yeux, bleus comme le reflet d'une arme, quelque chose qui faisait peur, Elle dit :

— Le voudrait-il, et par la miséricorde de Dieu il est ferme, que je l'en empêcherais.

La femme de Mac Swiney, qui était entrée tandis que nous parlions, entendit cette phrase. Par son silence, je compris qu'elle la faisait sienne.

Ces deux femmes de Cork, je n'ai pu les oublier, comme je n'ai pu oublier le soir où, avec Henri Béraud, nous vîmes toute la population que compte leur mélancolique cité,

agenouillée dans la boue et priant devant la prison dans laquelle onze jeunes gens suivaient l'exemple de leur lord-maire. Un moine, comme une statue de bure, menait, sous la lumière de cent torches, ce lamento des agonisants.

Alors déjà, avant même que ne se dessinât la victoire, on sentait chez les combattants une dissension profonde. Les uns ne visaient qu'à une liberté mesurée, comprenant que l'Angleterre n'accepterait jamais d'avoir à son flanc un peuple non ligoté et hostile. Les autres voulaient une absolue franchise. Et nous nous demandions, Béraud et moi, avec angoisse (car nous aimions ces gens hardis et farouches), quelles querelles meurtrières déchireraient ces frères en cas de demi-succès. Nous ne le sûmes que trop. Partisans de l'État libre et partisans de la République irlandaise s'entre-tuèrent. Michaël Collins, le héros de l'indépendance, personnage à demi légendaire, tomba sous les balles des amis de Valera. Plus tard, Erskine Childers, chez qui j'avais passé une de mes plus douces soirées irlandaises, fut fusillé par un gouvernement dont faisait partie Desmond

Fitzgerald, rose-croix, le même Desmond qui m'avait conduit chez Childers. Et tandis que j'apprenais ces nouvelles, ne me quittait jamais l'image de la femme effacée, timide et douce, de la femme de Cork.

Mais là, du moins, ai-je inventé le conflit qui me semblait le plus propre à mettre en relief une figure et une atmosphère que je connaissais. Pour Makhno et sa juive, l'étonnante aventure qui en fait la trame, je l'ai trouvée dans une revue historique russe, publiée à Berlin. Les exploits de Makhno ont fait retentir de sauvages échos l'Ukraine pendant des années. Sa destinée se rattache à une tradition russe qui fait, à chaque époque trouble, surgir de surprenants chefs de bande de la terre noire. Makhno est, m'assure-t-on, aujourd'hui à Paris. Il a même, paraît-il, proféré à mon égard quelques menaces pour l'avoir osé peindre à vif et, à son avis, faussement. Moins pour lui répondre que pour accuser le cadre où il a vécu et son portrait, je traduis la relation

qu'a faite dans le Roul, voici quatre ans, un journaliste russe, M. Arbatof, témoin de la prise d'une ville par Makhno. Quand on aura lu ce passage, on ne trouvera, je pense, rien d'excessif dans la nouvelle qui met en scène l'ataman.

« A quatre heures de l'après-midi, écrit le journaliste, des « makhnovtzi » à cheval parcouraient les rues de notre ville, groupant autour d'eux tout la racaille des faubourgs.

« Le lendemain matin, le batko en personne « s'amusait » avec son état-major.

« La tuerie des bourgeois commença. Entre autres, les « makhnovtzi » précipitèrent du quatrième étage un juge, un industriel, un gros propriétaire terrien, un ingénieur, un prêtre.

« Quant au batko, il s'occupait à fracturer les coffres-forts des banques et nettoya complètement le mont-de-piété.

« Un soir, parmi les « makhnovtzi » qui firent irruption dans ma chambre, se trouvait Makhno lui-même. Il habitait dans ma maison et voulait faire connaissance avec tous ceux qui vivaient sous le même toit que lui.

« Petit, presque un grand nain, avec des

bras très longs, vêtu d'une capote d'officier et coiffé d'un haut bonnet noir, il me demanda brièvement, d'une voix rauque :

« — *Vous me connaissez ?*

« *Et sans attendre de réponse, il déclara, non sans orgueil :*

« — *Je suis Makhno.*

« *Puis il me tendit la main.*

« *Je ne me souviens plus de ce que je balbutiai à ce moment, mais vingt minutes après le batko et toute la compagnie buvaient chez moi de la vodka, du thé, mangeaient du fromage, du lard et du saucisson.*

« *Je ne sais pourquoi ils décidèrent que j'étais un acrobate et, ivres, insistaient sans répit :*

« — *Allons, marche sur les mains.*

« *Ils burent jusqu'au matin. La saoulerie recommençait le soir dans ma chambre, et le batko exigea que je fisse bouillir moi-même le samovar...*

« *Le matin Makhno passait en revue sa cavalerie et à son salut de bandit :*

« — *Bonjour, mes salauds!*
répondait une clameur unanime :

« — Bonjour, batko!...

« ... Des manteaux d'astrakan qu'il avait trouvés au mont-de-piété, Makhno fit fabriquer des bonnets à sa cavalerie et les distribua lui-même à ses gars de confiance...

« Ayant tiré d'une cave dix-huit barriques d'huile de tournesol, Makhno eut l'idée d'organiser une distribution sociale. Sur la place du marché, on donna à chaque femme et à chaque gamin qui se présentait deux seaux d'huile.

« En revanche, lorsqu'une délégation de postiers affamés vint trouver Makhno, celui-ci décida : « Chassez les postiers. Je n'écris pas » de lettres. »

« A la délégation des cheminots, il déclara :
« — A quel fichu diable êtes-vous utiles ?
» Vous estropiez les gens, c'est tout. Si quel-
» qu'un a besoin d'aller quelque part — une
» charrette, un cheval et marche! — Ça ne
» fume pas, ça ne pue pas. Je vous fais cadeau
» de tout le matériel de chemin de fer. »

« Mais, ayant appris que des ouvriers malades mouraient de faim à l'hôpital, Makhno eut un brusque attendrissement et leur fit don-

ner immédiatement et sans aucune formalité un million et demi de roubles Denikine.

« Une minute après, il tuait de sa main son chauffeur parce que sa voiture n'était pas prête.

« Le soir Makhno se rendit au théâtre où jouait une troupe de nains Lilliput. Il alla dans la loge de la « jeune première » et la viola sur place.

« Quand le chirurgien Doljanski eut opéré avec succès de l'appendicite la femme du batka, institutrice de Gouliaï-Polié, Makhno sortit de la poche de sa capote une poignée de diamants et l'offrit au vieux chirurgien. Sur le refus de celui-ci, il distribua les pierres précieuses aux infirmières. »

Quant au capitaine Sogoub, je l'ai vu chez mes parents.

Ainsi ces trois histoires sont véridiques, selon la lettre ou selon l'esprit, je le répète.

Si j'ai tenu à le marquer dans cet avant-propos, ce n'est point pour faire excuser l'âpreté ou la tristesse de mon livre. Un auteur ne justifie que par la façon dont il les traite le choix de ses sujets. Mais en insistant sur le caractère authentique de ces récits, peut-être ferai-je mieux sentir l'unité d'un recueil qui semble, à première vue, disparate.

Ayant vécu, les personnages de ces nouvelles ne sont plus seulement des fictions, mais des témoins. Les témoins d'un temps — le nôtre et le plus fertile en tragédies. Les journaux nous ont si bien habitués aux catastrophes, aux émeutes, aux drames où tout un peuple est engagé que — pareils aux fossoyeurs qu'un cercueil n'émeut plus — nous vivons insensibles au milieu du sang et de la détresse.

D'ailleurs, les événements massifs, les souffrances en bloc ne frappent l'imagination ou la pitié qu'imparfaitement et d'une manière abstraite. Pour être vivants, notre tendresse ou notre effroi exigent un exemple singulier. Nous sommes ainsi faits que le visage d'un enfant qui pleure nous touche plus que d'ap-

JOSEPH KESSEL

Romans

L'Équipage
Le Repos de l'Équipage
La Passante du Sans-Souci
Les Enfants de la chance
Les Captifs
Belle de jour
La Rose de Java
Au Grand Socco
Le Lion

LE TOUR DU MALHEUR

I. - La Fontaine Médicis
II. - L'Affaire Bernan
III. - Les Lauriers roses
IV. - L'Homme de plâtre

Collection «in-octavo»

Nuits de princes

Collection «Les Rois du jour»

Wagon-Lit

Nouvelles

La Steppe rouge
Les Cœurs purs

Collection

«Une Œuvre, un Portrait»

Mary de Cork
*avec un portrait de l'auteur par
Jean Cocteau (épuisé) repris dans
«LES CŒURS PURS»*

Souvenirs

Dames de Californie
Staviski, l'homme que j'ai
connu

Biographie

Mermoz
*(une édition pour la jeunesse a été
illustrée par Roger Parry)*

Reportages

Le Onze Mai (1924)
Au Camp des vaincus ou La
Critique du Onze Mai (1924),
*avec dessins de H. P. Gassier
(Ces deux volumes en collabora-
tion avec Georges Suarez)*
Hollywood, ville mirage
La Piste fauve
La Vallée des Rubis
Hong Kong et Macao
Les Mains du miracle
Avec les alcooliques ano-
nymes

Traductions

Le Procès Paradine
*Roman de Robert Hichens, version
française de J. Kessel*
Le Messie sans peuple
*par Salomon Poliakov, version
française de J. Kessel*

Éditions de luxe illustrées

L'Équipage
illustré par Constant Le Breton
La Règle de l'homme
illustré par Marise Rudis
Vent de sable
illustré par Geneviève Gallibert

Éditions reliées

L'Équipage
Mermoz
(édition pour la jeunesse)
Le Lion
(Collection Soleil)
Le Lion
*texte abrégé par l'auteur à l'usage
des enfants, illustré par Léone
Plard*